

À la gare Montparnasse, l'Orient-express : Paris Constantinople est à quai.

En attente de porteurs, les wagonnets sont stationnés avec plusieurs bagages, qui eux seront placés dans le compartiment de leurs destinataires. Déjà quelques-uns sont déposés devant la voiture de première classe, de Monsieur Charles et madame Ann Leischer qui ont réservé le Pullman 1920, ils déambulent comme d'autres voyageurs à la recherche de leur place.

Ann, la jeune dame, retient d'une main gantée de mitaine sa coiffe agrémentée d'une voilette descendant sur ses yeux d'un bleu profond, le chapeau est posé sur ses cheveux d'un blond vénitien encadrant son visage rond, aux pommettes hautes et rougis par le soleil. De l'autre main, elle tient en laisse un fox-terrier, le dernier né du chenil de son père, en cadeau pour son mariage.

Ann, habituée à la tranquillité de leur cottage situé dans la campagne de Cambridge, se sent angoissée par tous ces déplacements perpétuels, l'agitation grouillante des personnes présentes sur le quai. Précautionnèrent, affectueusement, Charles passe son bras sous celui de son épouse pour la rassurer. En confiance, facilité par la langue française qu'il parle couramment, puisqu'il est professeur de français, soulève son chapeau avec politesse, avant d'échanger quelques paroles avec l'employé de service.

Fasciné par la France, c'est tout naturellement qu'il avait proposé un séjour à Paris pour débiter leur voyage de noce. Malheureusement celui-ci avait été retardé par le décès de l'oncle de Charles, un baronnet richement pourvu, dont ils ont hérité. Ainsi, bien après leur mariage, ils ont pu organiser ce luxueux, grand et long périple.

Le chien tire, voudrais bien s'éloigner de cette effervescence et de l'odeur âcre de fumée qui s'échappe de la cheminée de la machine. Le mécanicien vient d'allumer le charbon, le chauffeur actionne le moteur de la locomotive qui ronronne.

Charles aide Ann à calmer l'animal, évite tous obstacles sur leur passage. Prend le fox dans ses bras, le tend à son majordome, déjà dans le wagon. Celui-ci avait tout prévu dans les moindres détails, enfin de satisfaire son maître. Puis Charles s'efface, laisse monter les trois marches à madame pour accéder à l'intérieur du pullman.

Installaient confortablement dans le salon privé au décor victorien, ensemble, ils se détendent, elle avec un thé glacé, lui un brandy dans un verre de cristal aux armoiries du baronnet.

Au coup de sifflet, le train s'agite, tremble, crise sur les roues, c'est le départ. Il démarre, emporte ses voyageurs pour une destination fastueuse.

La jeune dame regarde défilier la ville, bientôt remplacé par de grandes étendues verdoyantes, de la campagne qui lui rappellent son pays.

Ann ouvrit un livre, mais renonça vite à sa lecture. Il faisait chaud, les pales du ventilateur tournaient, malgré cela elle avait des sueurs. Subitement, une douleur au bas ventre lui coupa le souffle. En se levant pour chercher un verre d'eau, perdit l'équilibre. Charles la rattrapa avant qu'elle ne tombe, il l'installa sur le fauteuil recouvert d'un velours rouge qui donna un constat avec la blancheur du visage d'Ann.

Par son majordome, il fit enquêter un médecin.

Celui-ci, pendant la consultation fronça les sourcils forts broussailleux, tapota la main de la jeune dame pour la rassurer.

- Madame, ce n'est qu'une petite indisposition passagère, dû à votre état, rien de grave.

Puis il sorti avec le mari, hors du salon l'informe :

- une épidémie sévit dans le premier wagon. Pour l'instant je n'ai pas trouvé la cause. Il semblerait que madame ait les mêmes symptômes : maux de ventre, étourdissement, fatigue. Je suis en ce moment submergé par de requêtes mais je ne suis pas médecin, seulement vétérinaire. À la première gare, je demanderai conseil à un spécialiste.

De retour auprès d'Ann, Charles exprime son inquiétude :

- Ma mie, rassurez-vous, un praticien viendra s'occuper de vous.

Mutine, avec un sourire espiègle, elle pense au merveilleux événement d'être une femme.

Depuis le départ de ce voyage, une passagère imprévue était recroquevillée dans un compartiment caché. Pour y accéder, elle avait trouvé la porte du wagon bien étroite, elle avait dû se tortiller pour la franchir. À l'approche de Constantinople, elle avait dû se frayer un chemin, jouer du coude à coude pour arriver la première et être bien placée. Mais elle rencontra un autre clandestin dont elle devait partager l'espace. Comme elle esquisse un geste pour s'approcher de lui, lui avec nonchalance se retourne feignant le désintérêt. Elle lui lance alors un regard accusateur chargé d'indifférence et alla se blottir dans un coin. Leur enferment réciproque promettait de ne pas être cordial. Être deux ne la satisfaisait pas. De son point de vue, elle ne se trouvait pas dans un train de Luxe. Il y avait à redire.

Pour elle, c'était un aller simple et même, un voyage trop long pour son jeune âge. Elle s'impatiente, elle s'étire pour se dégourdir, bouge, donne des coups de pieds. Elle voudrait pouvoir allonger ses jambes, ses bras mais empêchée par son voisin. Elle a faim, soif, heureusement que dans sa retraite elle dispose d'un dispositif libre-service, qu'elle partage avec le jeune garçon. Malgré l'étroitesse de l'endroit, elle est comme un poisson dans l'eau. Ce qui calme son angoisse de l'enferment était une musique douce, à faible volume, qui lui parvenait à travers de fines parois. De l'autre côté, elle entendait une voix féminine et une autre masculine lui répondre, c'était un couple. Le monsieur était particulièrement prévenant pour sa dame.

- Un galant homme, très amoureux, se dit la clandestine, cela la fait sourire, ce n'est pas comme son compagnon.

La nuit est noire, elle a hâte de trouver la clarté du jour. La passagère pense qu'elle arrive au terme de son voyage. Ses parents doivent l'attendre, il lui tarde d'être dans leurs bras après cette longue attente.

Dans sa cachette, elle ressent l'accélération du train, une pente vertigineuse, puis un tunnel étroit qui se resserre. Des vibrations lui donnent la nausée, le cœur bat à la chamade. Elle voudrait que son compagnon la rassure, mais lui paraît dormir sans la moindre inquiétude. Soudain, enfin, elle perçoit une lumière aveuglante, plisse les paupières pour se protéger. Une main se tend, l'aide à descendre.

La clandestine as froid, le lieu était humide. Un cri retenti. Sans s'en rendre compte, c'est elle qui a poussé ce hurlement. En même temps, elle entend une voix de femme gémir, se plaindre de souffrir.

Que se passe-t-il dans ce train ? Que d'éprouvantes émotions !

Un médecin exhorte :

- Madame Leischter, poussez, poussez, encore, encore, Voilà !

La passagère imprévue montre son nez toute rouge, chiffonnée, hurlante.

Une nurse en blanc se présente avec une cuvette pleine d'eau. Va-t-on la noyer ? Non !

C'est pour une petite toilette afin d'être présentable à l'assemblée émerveillé.

Stupéfaction, étonnement général ! Elle n'est pas seule, son compagnon la suit.

Dans le train d'Orient-express. La destination de ce voyage était la vie.

Les bébés des jumeaux viennent de naître. Ils pèsent : 2 kilos pour la passagère et 2 kilo 200 pour son compagnon.

Elle se nomme Lucy et lui Liam...Lieschter.

